

Hortense Raynal

autrice

hortense.raynal@gmail.com

0677423612

<https://linktr.ee/hortense.raynal>

contact éditrice : nb@nburaud.fr



photo : Victor Bouchentouf

Ruralités

Editions Les Carnets du Dessert de Lune

Collection Pleine Lune

Parution 2021

Ruralités a été en partie écrit par Hortense Raynal lors d'une résidence d'écriture de deux semaines en décembre 2020 à la [Factorie - Maison de Poésie de Normandie](#).

Située sur l'Île-du-Roi à Val-de-Reuil, la Factorie accueille tout au long de l'année des auteurs, afin de soutenir l'écriture poétique contemporaine.

Hortense Raynal

Ruralités



Les Carnets du Dessert de Lune

Avant-propos de Marie-Hélène Lafon

Des mots remuent. En silence.
Sous le givre des choses.
On a laissé, on a quitté.
On continue dans l'hiver des villes et leurs saisons autres.
Mais l'hiver, surtout.
La vieille parlure remue. La langue du père, les recettes de
la mère et ses gestes.
Les foins, les étés.
Les renards, les blaireaux.
Les tracteurs.
Un berger.
On a laissé, on a quitté.
Les grandes mains des mots nous remuent.

Extrait :

Hier,
le soleil a fait son tour d'adieu vers dix-huit heures
et il a fait orage
les tempêtes effacent
les traces et les odeurs pour en ajouter de nouvelles,
prennent soudain toute la place sonore
(peut pas y échapper)
pour ajouter de nouveaux bruits
elles rendent leur pureté à la terre.
On prend des leçons avec les orages
ils nous rappellent que la nature sans nous fait son
chemin impassible.
Ce matin,
tout était pareil
et tout était différent.
Là,
au milieu des choses muettes, je n'ai pas parlé.

Lectures-performances :

2021

Voix Vives de Sète (34)

Librairie Pont Virgule, Espalion (12)

Rencontres poétiques d'Aiglun (06)

Marché de la Poésie Paris (75)

2022

Le Grand Portique La Ciotat (13)

L'Eurydice Paris (75)

La Factorie Maison de Poésie Val-de-Reuil (27)

Librairie Le petit poix Manosque (04)

Médiathèque Gréoux-les-bains (04)

n.b. les lectures-performances s'adaptent : elles peuvent prendre plusieurs formes selon le lieu qui les reçoivent.

Au plaisir de travailler avec vous !

Hortense RAYNAL, *Ruralités*, Les Carnets du Dessert de Lune, parution du 2 juillet 2021.

Hortense Raynal

Ruralités



Les Carnets du Dessert de Lune

Recension de Victor Malzac :

Le texte d'Hortense Raynal, coupé en divers morceaux de vie, donne sa place légitime à des lieux de l'enfance et du foin, de la jeunesse ardente et de la vieillesse agricole dans un contraste magique et franc, où les mots de la terre acquièrent leur dimension miraculeuse : *Oc*, *Berger*, *Souillarde Hostile*, *Apiculteur* sont autant de titres de séries longues qui prennent l'air d'invoquer des mondes possibles, des ruralités fermes, parfois douces, parfois violentes.

On y sent une voix qui revient sur un monde connu et éprouvé, une terre aux noms multiples, et qui ressasse les mimiques d'un grand-père, les noms des villages alentour, les gestes, les épreuves, les habitudes. Puis, pris dans ce verbe affirmatif, on incarne ce corps qui parle et qui ne peut plus se taire ; on accueille en nous cette voix qui débride sa mémoire et son débit de parole, pour surgir de la page et entrer dans la tête ; aussi *Ruralités* est-il un texte oral, physique avant tout, parfois éprouvant comme une séance de sarclage, porté directement par le corps du texte en pâture, un corps énergétique, suant.

Les divers chants des *Ruralités* parlent de leur voix propre, mouvante, directe, qui agrippent le lecteur pour le forcer à entrer dans le réel sans détour, avec les termes justes, pour lui faire voir ce qu'est la terre telle qu'on la vit, l'aime et l'éprouve, la hait parfois, pour qu'il la touche, la tâte, la mange. Les *Ruralités* sont franches, s'oralisent, font une belle ode à l'Oc et aux réalités qu'on n'ose pas voir dans le verbe poétique.

Dans un vers très rythmique, dans des formes poétiques parfaitement adaptées, les *Ruralités* rappellent une sorte de langue sacrée d'en bas, sincère, comme une invocation. On y sent quelqu'un qui se tient debout, devant le texte, qui parle en nous tenant la nuque, et qui s'empporte, veut absolument tenir sa phrase, supporter son passé pour lui donner sa valeur propre.

On pense un peu aux souvenirs ruraux de Paola Pigani, aux folies naturelles de Savitzkaya ; mais surtout, dans ce beau texte, on voit se dessiner la sincérité et l'affirmation d'une déjà grande poétesse, Hortense Raynal, dont la voix porte haut et fort et dont le premier recueil, par son éloquence, son verbe fort et sa franchise, n'a rien de la posture.

Contact presse : nb@nburaud.fr

Les Carnets du Dessert de Lune - La Factorie Maison de Poésie de Normandie
Ile du Roi
27100 Val-de-Reuil France

[Accueil](#) > [Culture et Loisirs](#) > [Foire et salons](#)

Espalion : premier livre pour Hortense Raynal



Premier livre pour Hortense Raynal

Foires et salons, Espalion

Publié le 16/08/2021 à 06:01

Poétesse, performeuse et comédienne, Hortense Raynal a vécu sa jeunesse dans l'Espalionnais rural. Aujourd'hui, à 28 ans, la diplômée de l'École Normale Supérieure se lance dans l'écriture avec un recueil de poèmes qu'elle est venue présenter, ce vendredi à la librairie Pont-Virgule. Un ouvrage qui parle des foins, de l'été, des renards, des blaireaux, des tracteurs, de la vieille parlure des anciens, des recettes de la mère... "Des ruralités qui ont parcouru un chemin qui a grandi son auteure tout en restant profondément Aveyronnaise". Le mot est toujours extrêmement pertinent, la phrase fluide agréable à lire, même à déclamer si l'envie vous en prend. Un premier ouvrage qui en appelle d'autres.

Ruralités aux éditions Les Carnets du Dessert de Lune.



CORRESPONDANT

[Voir les commentaires](#)

[Accueil](#) > [Culture et Loisirs](#) > [Foires et salons](#)

Hortense Raynal présente son livre de poésie "Ruralités"

ABONNÉS 

Hortense Raynal présente son livre de poésie "Ruralités"

Foires et salons, Espalion

Publié le 09/08/2021 à 18:04

Hortense Raynal sera à la librairie Pont Virgule, vendredi 13 août, de 10 heures à 12 h 30 et proposera des extraits de son premier ouvrage "Ruralités" paru aux Éditions Dessert de Lune et préfacé par Marie Hélène Lafon. Née en 1993 à Rodez, a vécu sa jeunesse à Espalion, fille d'une institutrice de l'école Jean Monnet et d'un moniteur de conduite d'auto-école.

Elle est aujourd'hui poétesse, performeuse et comédienne, diplômée de l'École Normale Supérieure de Paris. Ruralités est son premier livre de poésie, et il est bien nourri d'Aveyron. On y trouve de la parure occitane, des chemins à châtaignes, des tracteurs et les champs dorés de nos vallons.

On s'y questionne aussi sur la mémoire paysanne, sa difficile transmission, ses recettes secrètes. La langue est vivante et rythmée, on avance, la poétesse nous "prend par la nuque", affirme même le poète Victor Malzac. Un avant-propos a été rédigé par Marie-Hélène Lafon.

Pr

Cet article est réservé aux abonnés

Abonnez-vous pour en profiter

à partir de 1€/mois sans engagement



[Terre à ciel](#)

Poésie d'aujourd'hui

[Accueil](#) > [L'arbre à parole](#) > Billet de Christophe Stolowicki (novembre 2021)



Billet de Christophe Stolowicki (novembre 2021)

lundi, 25 octobre 2021, par [Cécile Guivarch](#)

Beethoven dédie plusieurs œuvres à Goethe, qui l'ignore. On est heurté par cette goujaterie – surtout parce qu'elle nous paraît inconcevable. Nous sommes tellement habitués à ce que le son et l'image prennent le pas sur la parole – humilité du scénariste, du parolier, poésie spectacle – que nous avons peine à imaginer une époque où la parole (poétique) était (encore) tête de gondole d'une hiérarchie des arts. Après la débauche d'intellect apodictique des philosophes de l'*histoire de la philosophie*, la revanche des sens est un juste retour de bâton. Abusif à son tour.

Dans la cinquième il n'y a pas l'ombre d'une narration et le plus héroïque, né et renaissant d'une délicate, bruisante intériorité, se scande à plein volume. La sixième est un récit bucolique où chaque thème de renaissance de la nature débute par un murmure de résonances sylvestres, filtrante clarière dont monte toute l'émotion. On a peine à croire que les deux symphonies aient été achevées presque simultanément, intervertissant leurs numéros. Œuvres d'un génie éclatant et intime, dont aucun descendant n'approchera sinon Schumann, par le privilège de la folie.

(Sans l'exemple de Gombrowicz dans son *Journal*, je ne me permettrais pas d'être aussi tranchant où je ne connais rien.)

Ici ou là, ceci / cela. Ceci cela un autre train sortant du tunnel, sifflant trois fois. L'arbre cela la forêt et la décelé et de son socle la descelle à un regard. *Celle-là, celui-ci*, les règles sont strictes. Mais si mon prochain appelle mon lointain, celui que j'aime comme moi seul, comme moi-même, et quel qu'en soit l'ordre grammatical, leur apparition ici ou là est régie où *rai gît*, celui de l'*invisible sourire* (celui de Sade, vu par Gilbert Lely).

Ici ou là, devant moi, derrière moi, qui cycliques se confondent un peu.

Cela dit est la forme correcte. Mais Ceci dit qui fait irruption furtive n'est pas faux, résonne au marqueur, à l'ancrage, en premier martèlement, quand *Cela dit* est évasif, furtif, simple respiration.

Derechef
Réveillé d'une nuit d'univers

On ne se lasse pas de Bach, on ne se lasse pas de Monk, leurs génies rayonnent sur mes rêves où la pensée se déploie aux vitesses hypersonique, hypergalactique des premiers temps de l'univers chaque nuit, chaque sieste. Y retourner comme à substance, comme à substrat, comme à une antimatière antérieure à la matière qu'on en a tirée ?

Je m'assieds à l'orbe d'un café place Saint-Marc. La poésie lisse, amortit, casse les angles du rêve.

De la tubulure de la fleur, dans un violet diatonique, jaillissent en vrille ses pollens, le vu revient dans le vécu à pas d'insecte, d'acarien. Les forêts du Perche, une en lisière de laquelle je vis dans mon bois, tarmac d'où décollent les rêves. La vie bonne d'être la vie claire comme une enseigne bio.

de talhs / dé tails, de Jaumes Privat

En bilingue occitan-français, écrit dans l'occitan de son Rouergue natal et traduit en français par l'auteur – s'élève un pascalien poème (« à / son / centre / chaque / centre / fait centre » comme cendres) éperdument vertical, *esquilas / sonnailles*, affichant ses racines et les retournant d'un coup de soc. Mais cela en un occitan contemporain où *photocopia, incendi* s'entrelacent à l'*entredins* monté de l'en-dedans des siècles ; dont l'a final, aussi récurrent que l'e muet en français, ouvre cette poésie que le français resserre. Par un barouder langagier dont le baroud d'honneur se porte en creux, verticalement, en mémoire rauque butant de roche en roche, une mémoire rocheuse pyrénéenne d'appellation contrerolée.

Ce qui nous est ici distillé goutte à goutte, proferé d'oc en oïl syllabe à syllabe, porte le fer blanc bifide de la mémoire de la langue dans l'aplat de poésie de la paroi la plus abrupte, faisant rejaillir toutes les humeurs du corps accord, à corps et à cri de touffeur : « tellement / tu / m'as / lu / le / bouillonnement / du / sang / foie et / nerfs / huilés / des prières / que tu me cloues ». Exfiltrant dans un dialogue infra-physique de soi à soi les joutes verbales des troubadours, restées vivantes fibre à fibre en occitan. Pascal est loin.

Titre *de talhs / détails*, le trait d'union au plus bas. De *Talh* entaille en occitan, *talhar* tailler, retrouvé le chemin du « détail », celui de la dernière guerre mondiale, insulte vichyste taillée aux Juifs. Magnifié le « rien », ce rien de rien qui de chose, affaire, réel du res latin a tourné dans l'ancien français en rem, son cas régime, et en objet de presque pure négation en français contemporain, en néant de casaque tournée par un potier de fer, mais resté res, le cas sujet, en occitan : « *talhar / camin / a / cap / de / res cap / camin / res / talha* », soit « tailler / chemin / à / bout / de / rien aucun / chemin / rien / taille ».

La langue prise à la gorge à défaut d'adversaire dans son tournoi.

Le choix de l'éditeur PO&PSY d'un simple livret blanc dans son enveloppe sophistiquée tenant lieu de jaquette ajoute au dépeuplement.

PO&PSY, postface de J.-P. Tardiu, 90 p., 15 €

Hommes de lettres, hommes de l'être, du néant montant à jour.

Des poètes contemporains me nourrissent, la plupart des romanciers récents me pollueraient. La moindre des choses de leur rendre, de vigilance flottante qui vaille l'attention flottante chère à Freud. Qualité de ma vie celle de mes lectures.

Tout en zigzags, ellipses, fautes de frappe récidivées, Monk sonne faux – d'une justesse profonde qui s'épand à son écoute sur des années. Ses conclusions – toujours dérobées – assurent un apaisement – exhaustif.

Avec Gracq le surréalisme devenu le conformisme nouveau des poètes – Breton lui a bien frayé la voie.

Ulysse, le héros d'endurance – quand la traduction textuelle de *polutas Odussee* est *Ulysse qui a subi mainte épreuve*. Le génie de Victor Bérard, traducteur de l'*Odyssée* en 1924, outre la récurrence propre à l'épopée d'Homère, a produit une œuvre aussi puissamment originale, ineffaçable, inreplaçable que *Les mille et une nuits* de Galland contre lesquelles Mardrus s'est échiné en vain à rétablir du textuel.

Pour chasser des humeurs noires je rouvre *Extraction de la pierre de folie* d'Alejandra Pizarnik, une guérisseuse qui en est morte, qui s'en est donné la mort. Définitivement entrée dans la légende – *legenda*, étymologiquement celle qui doit être lue.

Ce que des contemporains – que je plains – reprochent à Rimbaud, de n'avoir pas su vivre (son *inhabileté fatale*), passer le cap d'une adolescence prolongée, je ne peux pas m'empêcher d'en réserver une miette à Guy Viarre, né après moi, mort avant moi. Oui, « reprendre on veut de l'un et l'autre sein / dans sa bouche deux fois terrestre » quand « pour être qu'est-ce qu'il faut naître près de l'œil », faisant table rase de l'être, est décisif, irréfutable. Mais pas thérapeutique, quand Rimbaud est le guérisseur entre tous.

Topographie, de Benoît Colbo

Retraçant ce qu'était la vie en campagne récemment encore, au sein d'une famille de gros fermiers, un premier livre, la quarantaine approchant. De prose serrée desserrée à mitraille, mitrillée à rafales comme seul un poète. *Topographie*, état des lieux-temps. Tant recouvert. Le temps retrouvé viendra peut-être un jour.

Pur récit ? Infiltré d'autofiction (on a deux versions de la découverte du père pendu au grenier) ? Ce qui ne s'invente pas et cependant s'invente, comme inventaire.

En quête de sa filiation, du non-dit entre père et fils qu'ont tissé déteints les ans, apprenti dépeuceur dans « cette boucherie sans hémoglobine que l'on appelle souvenirs », Benoît Colbo arrache des croûtes, avec pour reposoir un peu trop des mots de la psychologie. Mais dans l'entre-deux explications de contexte, son prosimètre met au panier tout ce qui prolifère dans le landemau d'égrènement de soi en poésie verticale.

« Nous avons été hostiles l'un à l'autre. / Hostilité vorace de ceux qui triment sans / savoir qu'elle nous concorde. Lui et moi nos peurs liées / je / tu / fondus. Nos démolis. » Ponctué ou non les hachures. Quand paraît un véritable écrivain, des tonnes de littérature industrielle partent dans le broyeur des siècles.

« Cela rassure certains, s'agacent d'autres » : dans sa virulence, un livre très écrit, à rebrousse-poil du ronronnement moteur.

Quelques longueurs, on se passerait du final sur l'enterrement du père. Car

Car tout ne peut que tomber à plat quand on a pris au plexus, à la gorge, la révélation centrale de « l'enfantprété », confié tous les vendredis pour une soirée et une nuit par une mère aveugle à un vieux couple sans enfants, elle alcoolique, lui libidineux. Benoît nu tripoté, Benoît dansant sur la table dans les dessous de la vieille. Benoît que son homosexualité, bientôt établie et acceptée par ses parents, a exposé à ce massacre avant qu'il ne se rebiffe.

isabelle sauvage, « singuliers pluriel », 86 p., 15 €, juin 2021

Qui s'est heurté à toutes les énigmes d'*Une Saison en Enfer* et des *Illuminations* sans en forcer le sens, ni se satisfaire à bon compte en interposant entre soi et la poésie la frustration d'un adolescent – en renonçant à comprendre comprend plus avant, plus intempestivement, à remontées d'à pic, « loin des gens qui meurent sur les saisons ».

Dans l'exploration fulgurante en notre langue, sur le motif, de l'inconscient franco-britannique que creuse une longue histoire d'échanges croisés, *mourir sur les saisons*, mûr à point nommé d'éternel retour, *une saison en enfer* (ou ciel, qu'importe) – sont nourris du sens anglais de *season* : période. Qui lit Rimbaud ne meurt plus sur le temps divisé.

Tous les soirs ou presque je m'endors sur du jazz ou l'un de ses précurseurs, comme d'autres sur la télé.

Brusquant les transitions sinon les accords, j'entends chez Schumann ces crases dont Monk sera le héros.

Dans les *Variations Goldberg*, la longue phrase de Bach, à un ou deux clavecins plus ou moins touffue, a en commun avec celle de Proust une même correction perfection grammaticale, assortie des mêmes échappées belles et bonnes. La mémoire qui s'y dessine écho d'une transcendance que la langue immanente de Proust dénie.

Les bons psychanalystes y risquent leur vie. Les mauvais, patron Lacan, la vie de leurs patients. Aucun n'est guérisseur comme le poète : Sade, Rimbaud, Pizarnik. Au prix fort.

Les *sonates* de Scarlatti elles aussi sont des variations, mais celles-ci d'une gaieté, d'une allégresse si soutenues, si effrénées, qu'on appréhende la note finale où elles nous laisseront orphelin. Les arlequins danseurs ont démené un tel bonheur terrestre, deux fois terrestre (« reprendre on veut de l'un et l'autre sein / dans sa bouche deux fois terrestre ») dont est mort Guy Viarre, qu'il n'est pas de recours en grâce ni simple cours en Dieu. Sonates des sonates, si superlatives qu'elles nous laissent encore plus démunis dans notre vanité éventée.

Nous scrutons nos ciels en quête d'horizon, celui d'extra-terrestres rayonnant de leur exoplanète à notre rencontre – de force *one* ceux maîtrisant l'énergie de leur étoile quand nous émergeons à peine de la combustion fossile, de capacité *two* ceux sachant exploiter les ressources de leur galaxie. Il n'est pas mentionné par les scientifiques de catégorie trois, de ceux se propulsant de toute la formidable puissance d'un big bang, traçés, happés, aspirés par l'immensurable appel de l'éternel retour.

L'art américain accuse un net retard sur le high tech.

Une nuit et sa ration de rêves au matin, pleine et entière, claire et entière, nourricière, évacuant (un vilain mot, ceux de Lacan sont pires) le plein du plein, *quand on a fait le plein du plein, le plein demeure*, quand on l'a évacué aussi. À l'anonyme auteur de l'Isa Upanishad, traduit par Louis Renou.

Réparés, lissés les mauvais rêves de mon adolescence. *Un lys dans la vallée*. Un lynx a dévalé.

Où ai-je le mieux appris la vie ? Dans *Le Spleen de Paris*, qui m'a longtemps dispensé d'écrire pour de bon.

On n'apprend pas la vie dans les livres ? Ceux qui n'y apprennent que l'écriture ne seront jamais écrivains. Pas même Gide ne fera jamais de vous, Nathanaël, *le plus irremplaçable des êtres*.

Ruralités, d'Hortense Raynal

Ruralités. Ou, d'Une Saison en Enfer *la réalité rugueuse à étreindre/Paysanne !* Mais en salut, non en *Adieu*. Un premier recueil, d'une poète née en 1993 en Aveyron. De poèmes pleine terre, la taiseuse sur des générations, à pleines mains glaiseuses encore, d'un son en boustrophédon traçant, retournant le sillon, écumant le sillage. Oui, paysanne.

Mais dès les premiers poèmes on comprend que le titre est trompeur. D'Occ plûtôt que de soc, d'Occitanie vient ce jeune livre aux sons en terre qui dansent d'anse. La densité viendra.

Une pratique de la scène accélère le débit d'une descendante des troubadours. « Je bande mon arc de paysanne / Je terrasse le soleil qui pensait se lever tranquille ». De bauge en « souillarde » à l'espace pleine page de la poésie contemporaine, dans tout cet espace-temps conçu à qui il a fallu un siècle pour devenir espace-temps vécu (« léger [...] des heures géographiques »), oscillant de larges refrains jusqu'à des martèlements piquetés, se déploie une difficile, écartelée tessiture.

Entre passé et présent, dans « le no man's land de l'identité ». Avenu : « au cadastre la mémoire est vive // Mais sur la langue, dans le palais / pas d'oc ». « Mauvaises prépositions la langue plus la / mienne déjà / Oc ». Il en reste « Un accent fabulé qui n'arrive plus à fabuler avec les / hommes ».

Mais son patois qui se perd (« bartas », « lietch », « miliadou », « macarel », « tombe[r] » quelque chose, « ça [m]s langue ») est la pâte vivante de sa poésie. Ou « clapas », long tas de pierres érigé après défonçage et épierrage d'une terre en vue d'en faire un champ (Wikipedia), enfin un mot d'oc resté vivant. Patois cette langue, en ses villanelles ancêtre de notre poésie ? Pas toi ni moi.

Une poésie terrienne, territoriale, dont « les sous-bois sont morcelés », dont « l'automne / est autant dehors que dedans », une poésie où *cadastre* fait lever « des cognassiers domestiques » au jeu des quatre coings, celui où tout est dangereusement « quadrillé ». Les mots qui vont surgir, « des barbelés les enlèvent ». Hortense Raynal petite-fille de René Char.

Le fabliau tient lieu de villanelle, l'étable, la « souillarde » de seigneurie. Une poésie plus forte quand elle bas fouille.

Une forte solitude, seule ou à deux. « Je vis dans la forêt dans l'hiver de mon corps / Je vis dans la montagne dans l'été de mon corps », sur le haut plateau d'Aubrac. Émotion des retrouvailles d'une maison vide de mère (« la dernière poaire posée sur la chaise, comme su tu. / allais revenir demain », « la chance que c'était de t' / avoir comme deuxième mère ») – confiance essentielle à la compréhension de l'ancrage rupture lâchée en passant.

L'émotion terrienne parfois si forte qu'elle envoie paître les *ne* explétifs quand les nœuds restent en gorge.

Les Carnets du Dessert de Lune, 112 p., 15 €, 2021

Chez Éric Holder, un bon romancier et novelliste disparu récemment, les tropes poétiques reviennent, du zeugme « longs manteaux sous lesquels nous tâchions de dissimuler, outre des livres volés, nos dix-neuf ans » au chiasme « qui se partage entre une maman présente, mais désespérée, pétant la forme, mais envolée » (*Embrassez-moi*, 2011), tous de haute volée. En quoi diffère-t-il d'un poète ? Peut-être par le déliéré des tropes, comme à la parade, leur envoi un peu démonstratif, comme l'est le titre des nouvelles, érotiques dans leur principe. Par le souci, resté pédagogique, d'instruire en les amusant des lecteurs peu lettrés plutôt que l'insouciance qui nourrit un vrai lecteur.

Le petit train des choses
Au jardin d'acclimatation de la pensée
Devenu cause
(Étymologiquement)

De psychose
De cécité

Puissions-nous
(Les Grecs ne voyaient pas le vert mais le glauque, celui des yeux pers de la déesse Athéna)
Puissions-nous
Ne plus voir les choses ni les causes, mais du causal, mais du codal déchosifié

Bonjour, Nathalie. Je n'aime que toi. Il ment, c'est ce qu'il leur dit à toutes. Salut, Jacques, je n'aime que toi. Elle ment. Avec les mots de sa Guyane natale, elle chante, elle ment. Avec les mots qu'il ramasse partout, il écrit, il ment. Willem, je ne lis que toi. Il ment, je ne lis que toi. Il ment, comme un arracheur d'ahan. Je devrais essayer.

Il est chez Monk une précipitation respiratoire de rattrapage de la pensée à l'égal des plus grands poètes – le premier à ma connaissance Edgar Poe dans *The Raven* –, avec d'analogues apaisements qui soulagent l'asphyxie. Si tout n'est pas dit du cœur de phrase entre la phrase et son revers, il ne le sera jamais. Entre l'imposte et ce qui s'est posté là. Entre l'imposture et ce qui sature l'ossature à tout jamais. Ce que les jeux de langue nous font sauter au visage. Le mal des Ardents et les maux de dents, les mots dedans, l'aime *ô dead* an mal an.

Quand j'eus lu, quelques ans après sa parution, *Paysage de fantaisie* (1973) de Tony Duvert, je cessai bientôt d'écrire, et pour longtemps, n'étant pas à hauteur ni à étiage. Tony Duvert non plus, mais il a continué.

D'attaque allègre, par moments touffue d'éclats, malgré à un ou deux clavecins leur résonance de cathédrale, et de fin assourdie, sourde d'une monotonie sacrée, plus sacrée d'être de musique profane, les *variations Goldberg* commencent par l'aria, finissent par l'aria, le pénultième morceau l'annonçant comme par acquit de conscience. Le mot destin que je déteste, je le reçois de Bach parce que disant malgré lui une vie d'homme et croyant la dire en Dieu, il la prononce dans l'éternel retour.

Duende, de Jean de Breynne

Jean de Breynne est un homme et un poète heureux, de qualité soutenue. « La chance *a plus d'un tour dans son sac* si l'on est son allié » le définit bien, ainsi que sa poésie. Mais pourquoi intituler ce recueil *Duende* ?

Le *duende* est un lutin hispanique, et bien davantage. Il « sert à désigner des moments de grâce où l'artiste de flamenco, ou bien le torero, prennent tous les risques pour transcender les limites de leur art, surmultiplier leur créativité à la rencontre d'une dimension supérieure [...], une sorte de transe d'envoûtement » (Wikipédia). Un état intraduisiblement supérieur, c'est dire si Jean de Breynne s'est fixé la barre haut. L'exergue de René Char aux *Chants* qui ouvrent le recueil (*J'aime une musique lointaine. Pas glorieuse.*) confirme ce degré d'exigence et introduit à la prise de distance et à l'espace du texte qui retiennent l'attention d'emblée. Poésie très suspendue, très ajourée : du temps s'imprègne, se détache.

Recueil : en une « polyphonie / de voix claires / portées là autant par les yeux // que par les lèvres / qui s'ouvrent // on n'a qu'oreille et yeux alors / on ne sait pas où porter la tête » – à cette distance les parfums et les goûts trop matériels.

Le chant, « celui des oiseaux, celui / d'une voix qui ne chante mais parle », définit bien le poète, et le poète français, à l'opposé des performances de la poésie-action d'un John Giorno, d'un Bernard Heidsieck et de leurs séides sur les brisées de rock stars.

Une intériorité est là qui s'épand sur le long cours du livre, lequel ne laisse pas oublier qu'il est un *recueil* : qui a cueilli de soi des moments et les diffuse, si infus fussent-ils où le futile – n'a pas lieu. Ni le tragique. Ni torrent ni long fleuve, la vie – de qualité. Une écriture – de qualité.

« le paysage dans lequel *cela a lieu* / avec cet appareil d'appartenance / cet aura de souvenir ce peut être oublié matière / à retrouver dans les écrits » : sur un infime blanc se déploie une lucidité heureuse. La bonne tenue, le bon tempo, le juste espacement, généralement lent pour espacer du vrai, parfois se pressant aux lèvres émettrices.

« retour // sans doute / l'éternel retour / peut proposer de l'attendu // même dans le même » : jamais je n'ai lu l'*éternel retour* aussi intime, modeste et familier, quotidien, ménager d'un bonheur.

Bonheur : le dialogue avec la femme aimée sur fond de silence consubstantiel.

Mais pourquoi *duende* ? En guise de transe d'envoûtement, un frisson.

Propos2éditions, 158 p., 14 €.

Dans le jazz de couleurs de Matisse au faite, au fait, à la fête, à l'affect de son art, les petits morceaux de noir collés (qui renvoient le futur copié-collé de Gysin à sa désuétude) sur fond vermillon amorti parmi les éclatantes épures d'algues jaune, bleue, verte, celle-ci floutée à raies filantes (*Éléments végétaux*, 1947), sont lumineux par réverbération, révérence.

Quel bleu de Prusse Matisse mêle-t-il à son noir, quel extrême en ciel, pour qu'il soit aussi lumineux ? À contre-jour méditatif de quelle palette insolite de roses et de verts, à contre-jour de quels soleils ?

Le jazz qui imprègne Matisse est le New Orleans, Louis Armstrong, Sydney Bechet. Celui qu'il nous rend, dans sa perfusion de couleurs, la couleur commandant la forme, une force vive d'abstraction découvrant ses figures, couvre toute l'histoire du jazz, cool et hard bop rejoignant, Miles Davis, Thelonious Monk.

Dites à un musicien que l'âme n'existe pas mais le psychisme, il vous rira au nez. Mais un grand jazzman sait qu'elle ne monte pas au ciel, qu'un enfer l'attend. Qu'un enfer la tend. Outre l'enfer latent.

« Si je crois en Dieu ? Oui quand je travaille », répond Matisse. « Est-ce que je crois en Dieu, oui quand j'entends du Bach », répond Pascal Guillot. Ils ont beau être libres penseurs, l'ascendance chrétienne est là. Il faut l'enfermement de Sade en surimpression d'un siècle libertin pour susciter l'œuvre de Sade. Il faut l'enfermement des Juifs dans l'entre-soi communautaire d'un millénaire de harcèlement pour produire, par l'effet de *retour du refoulé* d'une pompe aspirante, le sexualisme théorique exacerbé de l'œuvre de Freud.

La beauté d'une démonstration mathématique (à des années-lumière de ma portée, bien évidemment) fait pressentir sa vérité probable, celle que la physique atteste. Le beau n'est pas en l'air, n'est pas sans répondant ni gratuit. Les rêves décontextualisés de Balthus mettent la connaissance à flot.

Christophe Stolowicki



[Réagir | Commenter](#)

- [Accueil](#)
- [L'Édito](#)
- [Un ange à notre table](#)
- [Terre à ciel des poètes](#)
- [Voix du monde](#)
- [L'arbre à parole](#)
 - [« Pourquoi ? », anthologie proposée par Florence Saint-Roch](#)
 - [« Antoine Emaz de a à z », par Florence Saint-Roch](#)
 - [« Apparaître », anthologie proposée par Florence Saint-Roch](#)
 - [« Dire oui », anthologie proposée par Florence Saint-Roch](#)
 - [« L'épais des forêts » : anthologie proposée par Florence Saint-Roch](#)
 - [« Le Testament de Virgile », une relecture des Bucoliques, par Florence Saint-Roch](#)
 - [« Opus incertum » - Entretien avec Danièle FAUGERAS, par Cécile Guivarch](#)
 - [« Quand le ciel descend sur terre, une lecture d'Aromates chasseurs de René Char », par Florence Saint-Roch](#)
 - [« Rencontrer », anthologie proposée par Florence Saint-Roch](#)
 - [Entretien avec Dominique Chipot par Cécile Guivarch](#)



L'ÉTÉ COMME JAMAIS

Mardi 3 août 2021 par [Eva Roque](#)

Les accents : charmants ou discriminants ?

50 minutes

 ÉCOUTER



S'ABONNER



RÉAGIR

Partager



Les prononciations multiples du français ne sont-elles pas le reflet de sa richesse ? Accent chantant, fort ou coupé au couteau... Aujourd'hui, on fait l'éloge des accents !



BOUDU



- GRILLE
- PLAYLIST
- PODCASTS

Retour grille

NO BUSES
Home

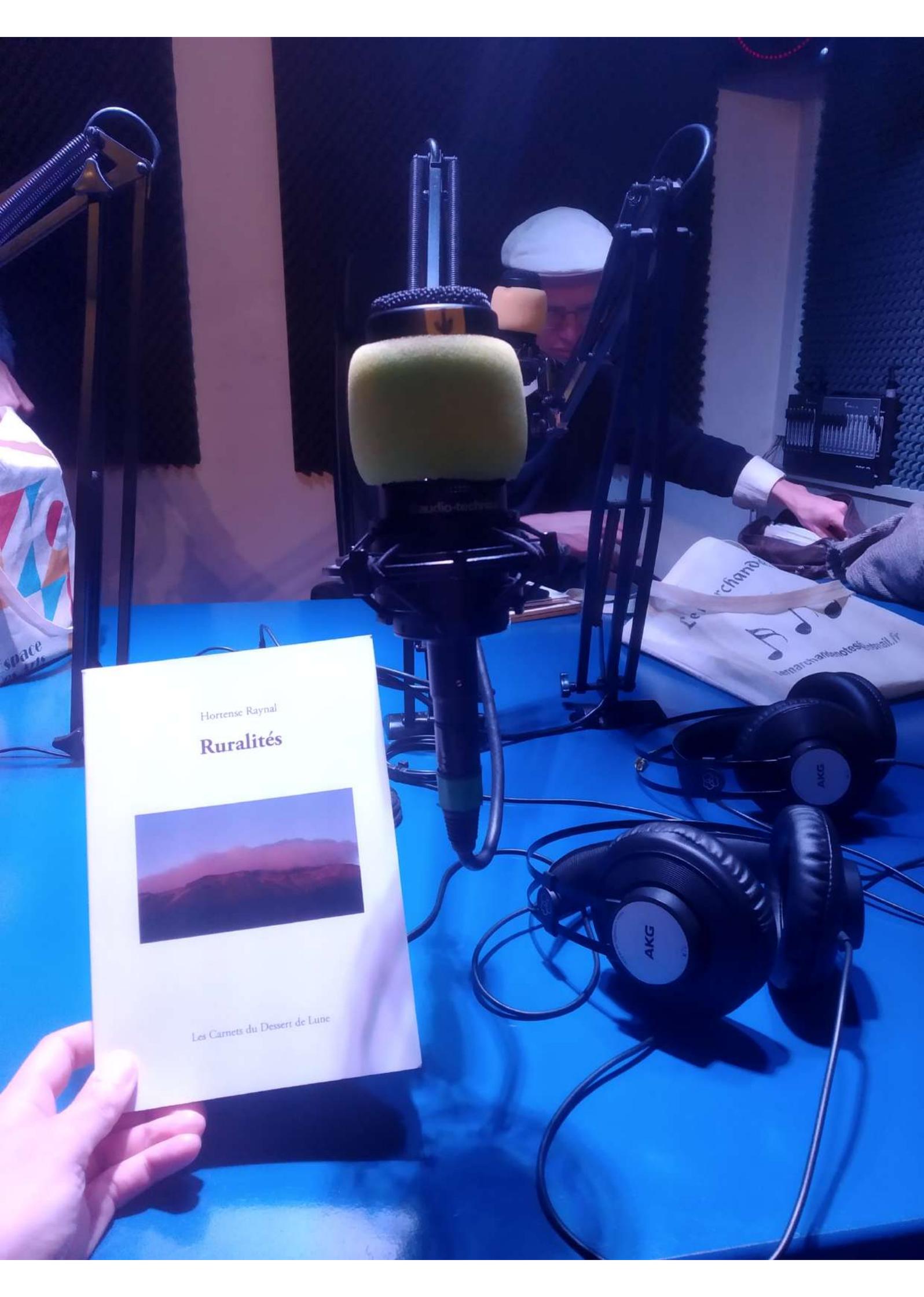


Podcast du
13/12/2021



A l'année prochaine !!!

- > Billet d'honneur N°15 de Thomas Astegiano: C'est bien l'inaugur!
- > Coups de cœur avec Helene & Pierre-Yves;
- > L'artiste Royal, l'équipe de Cécile; nous parlera de "Rumôles" (poésie scénique) et de sa résidence au Vitrolle!



Hortense Raynal
Ruralités



Les Carnets du Desert de Lune

Le marchand
legrandchallengetest@orange.fr

ZOOM SUR la poésie d'Hortense



On peut qualifier Hortense Raynal de Poétesse, oui, vous pouvez d'ailleurs l'écouter dans son podcast "Poésie à voix haute". Mais nous avons la chance qu'elle habite La Ciotat, et donc de pouvoir la rencontrer, l'écouter, se plonger dans son univers. Une résidence d'artiste en Normandie lui a permis l'an dernier d'écrire un livre *Ruralités*, préfacé par un poème de Marie-Hélène Lafon, avec qui des affinités se lient. Hortense a présenté au Grand Portique quelques passages de ce livre, ayant pris soin de répandre du foin dans la salle, pour faire entrer un peu de cette campagne, avec ses "odeurs de faux, de bruits de pas, de fouillis chaud et humide." Et, pour le public présent, quoi de mieux que d'entendre la poésie vibrer des sons de ses mots, et se laisser bercer. Hortense sera présente aussi ce dimanche, dans un tout autre contexte, à A.Polina sur la place du marché, pour une proposition poétique en "live".

A.Polina La Ciotat est un espace de création imaginé par Sarah Cassenti et Olivia Rivet. Hortense y propose une performance vibrante, destinée à propager en nous une déflagration d'émotions vives et heureuses, qu'elle intitule "Poési is not propre", à découvrir ce dimanche 30 janvier à A.Polina, à 16 h 30. Le début de l'expérience live est programmé à 17 h.

/ TEXTE ET PHOTO CH.H.









Blue surgical face mask

Dark blue V-neck t-shirt

Black pen

Open notebook

Stack of booklets: **Ruralités**
Florence Bayard
Les Communes de Douvres de Laine

Stack of booklets: **Ruralités**
Florence Bayard
Les Communes de Douvres de Laine

Stack of booklets: **Ruralités**
Florence Bayard
Les Communes de Douvres de Laine

Brown water bottle

Yellow bowl with **NDOX**

Small container of biscuits













© Elizabet Castillo | Photography

